

LES ENFANTS

I

LA MÈRE

"Vous les voyez là-bas! Ils sont toujours ainsi. Courant à travers la bruyère. Et dans leur horizon paisible et rétréci. Gais et toujours dispos, ils n'ont d'autre souci que de courir après les fleurs et la lumière. Sans jamais se lasser, ils vont tous les matins s'amuser dans les hautes herbes. Et sonder les fourrés de leurs pas incertains. A les voir s'amuser on dirait deux lutins. Se courant sans merci dans les moissons superbes. Ils ne respectent rien, ni les fleurs ni le blé; Ils pillent en petits vandales. Sans peur et sans remords, et le voisin troublé Les surprend quelquefois le plus vieux affublé De son lourd paletot, l'autre de ses sandales. Ils vont ainsi partout, contents d'être parés De leurs gigantesques dépouilles. Chassant devant leurs pas les oiseaux effarés. Sondant les rocs moussus et poursuivant leurs foulées A travers les buissons en fleurs de nos grands prés. Mais ils n'ont pas encore, ô les vilains garçons! Terminé leur longue journée. Quand ils ont dévasté quelque champ de moissons. Agacé le meunier de leurs vives chansons Et ramené parfois la haute cheminée. Il faut, quand revenus le soir près du foyer, Que longuement ils se rappellent. Leurs courses dans les champs, et pour nous ennuyer Les voilà caquetant comme au haut d'un noyer Deux oiseaux babillards qui le soir se querellent. Et puis le lendemain, prêts à recommencer. Les voilà bientôt dans la plaine. Et si je veux parfois tout haut les menacer, Ils plient sous l'ouragan pour le laisser passer. Et sortent bruyamment, cœur joyeux, bouche pleine. Ces effrontés vous font un tapage d'enfer. Enlèvent, brisent, réprimandent. Et si nous leur parlons du grave magister, Ils préfèrent aux murs d'école le grand air. Oui, nous obéissons; ce sont eux qui commandent."

II

LE VIEILLARD

"Voyez-vous, ces enfants sont comme les oiseaux, Madame, il leur faut de l'espace. Il leur faut les grands prés. L'eau claire des ruisseaux Et les sentiers battus à travers les roseaux; On ne peut les tenir au foyer, quoi qu'on fasse. Les enfants ont besoin de soleil et d'air pur, Les bois touffus et les clairières. Ils trouvent cette chambre étroite; à ce vieux mur Ils préfèrent le ciel profond chargé d'azur. Aux murs du foyer le soleil des bruyères. Ils aiment des bosquets les touchantes rumeurs; Il faut à leur âme sérène Non le spectacle infâme et rude de nos mœurs, Ni nos luttes sans fin, ni nos vaines clamours, Mais les échos charmants dont la montagne est pleine. C'est là qu'ils vont puiser la joie et la santé. Et s'ils sont meilleurs que nous sommes. Et si Dieu sur leur front répète sa beauté, C'est que ces chers enfants n'ont pas encore goûté A cette source amère où s'abreuvent les hommes. Oh! laissez-les. Pourquoi sitôt les rappeler De leurs jeux bruyants dans la plaine! Vous avez tort, madame. Est-ce un mal de fouler Les ajoncs de la rive étroite et de mêler Sa voix aux bruits confus dont la vallée est pleine? Est-ce un mal de jouer sur le bord des ruisseaux A l'eau paisible et peu profonde. D'effaroucher parfois de timides oiseaux, Et de tendre le soir de fragiles réseaux Que peupleront demain les habitants de l'onde? Et n'avons-nous pas fait, madame, ce qu'ils font? N'avons-nous pas aimé les courses A travers les foins murs, dans le ravin profond. Quand, tout jeunes encore, la gaité sur le front, Nous plongeions nos pieds nus dans l'eau claire des sources? Ah! vous avez beau faire, ils vous échapperont. Que votre consigne sévère Veuille les retenir, vite ils vous laisseront! Disputant sur le seuil, menaçante, et le front Chargé d'ombres et de colère. Il vaut mieux les laisser courir en liberté. Car la nature est un grand livre Où le Seigneur gravait toute sa majesté, Où ces enfants chéris pressent la vérité. Que ce livre soit plein de soleil ou de givre. Le foyer, voyez-vous, n'est pas pour les enfants; Jamais leur cœur ne peut se faire A cet espace étroit où nous vivons contents. Mais où ces êtres chers, dispos et remuants, Rêvant aux prés fleuris ne peuvent pas se plaire. Le foyer est pour ceux qui vont se souvenir, Songeant, près de la cheminée, Au passé déjà loin que l'on fait revenir Dans un rêve enchanté où l'on croirait tenir Un instant les beaux jours de l'enfance fanée. Assez tôt ils viendront rêver près du foyer Au passé lointain et superbe. Assez tôt il faudra pour les désennuyer Autre chose que l'onde où viennent se noyer La feuille morte et le brin d'herbe. Ils connaîtront bientôt qu'il nous faut tous souffrir. Et que la vie est ainsi faite Qu'en l'airène poudreuse où chacun doit courir. Il faut laisser ce qu'on apprend à tant chérir, Son espoir, son bonheur et quelquefois sa tête. Alors, madame, alors vainement vous voudrez Les classer de votre demeure. Ils deviendront rêveurs à ce que vous direz. Et le front dans la main, hélas! vous les verrez Dans un rêve pensif laisser s'écouler l'heure. Ce temps-là viendra bien assez tôt. Laissez-les Courir les prés, chanter et rire. Laissez-les sur les eaux tendre leurs longs filets. Savez-vous, quand ils vont joyeux sur les galets, Tout ce que leur âme en retire? Allez, enfants, courez, remplissez de vos voix Les monts et les gorges profondes. Que du bruit de vos pas résonnent les grands bois: Ce domaine est à vous, et diez-y vos loix! Vous êtes souverains de la terre et des ondes! Est-il juste de vous priver du vert gazon, De l'ombrage aimé du vieux chêne, Et sans pitié de vous donner pour horizon Les quatre murs noirs d'une étroite maison Où la vieillesse nous enchaîne? Puis si vous n'avez pas les bocages charmants Et l'air si pur de la montagne, La chasse dans les prés au papillon luisant, Qui flâne comme s'en vont tous nos châteaux d'Es-Dites, que feriez-vous, mes chers petits enfants? [page,

"Courez donc tout le jour, ne vous occupez pas. Enfants, de nos vaines menaces; Et pendant qu'au foyer nous mesurons nos pas, Graves et déjà vieux, courez bien loin là-bas. Et que les alentours gardent partout vos traces."

III

"Les voilà tous partis, et prompts comme l'éclair. Ils foulent l'herbe de la plaine, Gravisent les coteaux et tout retentit l'air. Les bocages touffus, les ruisseaux au flot clair De leur voix gracieuse et pleine. Nous les avons perdus de vue. Ils sont bien loin Courant après de blondes ailes Que l'on voit voltiger au-dessus du sainfoin. Tandis que nous, pensifs, nous n'avons d'autre soin Que de courir après nos chimères cruelles. Ils sont partis, hélas! nous laissant seuls rêveurs Avec nos regrets, nos années. Et sont allés bien loin, indomptables chercheurs. Courir sans but la lande aux joyeuses senteurs. Quand le foin sous la faux tombe en gerbes fanées. Ils reviendront ce soir pleins de douces chansons Dans les bois et les champs apprises. Loin de votre regard; et ces vilains garçons, A qui vous défendez de courir les buissons, Etonneront souvent vos oreilles surprises. C'est qu'ils auront saisi, visiteurs assidus De l'immense et belle nature, Ces mille bruits joyeux que nous avons perdus. Devenus hommes faits, dans les sentiers arides. Où l'humanité va marchant à l'aventure."

IV

"Comme vous j'ai battu la plaine De mes pas longtemps incertains. Et ma voix, alors forte et pleine, Réveillait les échos lointains. J'ai bu l'onde pure des sources. Et j'ai dans mes nombreuses courses Suivi mille sentiers perdus. A travers la verte bruyère. O temps de joie et de lumière! Vous ne me serez pas rendus! Comme vous, chers enfants que j'aime. J'ai fui bien des fois le foyer. Bien des fois j'ai laissé le thème Pour rêver au pied du noyer. Ou pour poursuivre les mésanges A travers les voutes étranges Que forment les lierres touffus. Temps délicieux de l'enfance, Epoque de douce ignorance, Vous ne me serez pas rendus! Oui, comme vous j'ai fait la guerre Aux oiseaux qu'un Dieu bon nourrit. A qui nous enlevons leur mère Lorsque le soleil leur sourit! Je connais tout, grottes, collines, Ruisseaux aux ondes cristallines, Chemins fleuris, sentiers arides. O doux moment de gaité folle, Et dont mon cœur vaillamment raffole. Vous ne me serez pas rendus! Champs de moissons, belles vallées Que j'ai parcourus en tous sens. O fleurs que mes pieds ont foulées, Charmants oiseaux aux frais accents. Avez-vous donc perdu vos charmes? Non, mais avec mes froides larmes Je vous ai vite confondus. Vous avez ravi mon enfance. Mais ayant perdu l'espérance, Bruits charmants, je vous ai perdus!"

V

Et parmi ces enfants qu'une mère gourmande Et que rassure un bon vieillard. J'étais un des premiers à fuir la réprimande. Que le ciel fût d'azur ou couvert d'un brouillard. Or j'ai grandi depuis. Dans la lande déserte Nul bruit ne rappelle mes jeux. Et cet ormeau... l'enfance aujourd'hui le déserte Et va porter ailleurs ses pas capricieux. Mais je ne m'en plains pas. Je vois de ma fenêtre Ces vieux témoins de mes ébats. Amoureux du passé, j'aime à les reconnaître. Ces lieux si peu changés quand tout change ici-bas! M. J. A. POISSON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XIII

LAPIERRE À L'ŒUVRE

A la fin de l'avant-dernier chapitre, nous avons laissé Lapierre sur le seuil du salon, faisant son entrée. L'ex-fournisseur de l'armée fédérale, en homme bien appris, présenta d'abord ses hommages à la maîtresse de la maison, puis s'inclina profondément devant Mlle Privat, à laquelle il débita un aimable compliment, et finalement il souhaita rondement le bonjour à Champfort, comme on le fait avec une ancienne connaissance. L'étudiant salua froidement, et Laure répondit à peine; mais il en fut tout autrement de Mme Privat. Elle fit assavoir son futur gendre entre elle et la fille et lui dit avec enjouement: "C'est aimable à vous d'être venu... Je vous attendais. Tenez, nous parlions justement de vous. —Vous êtes bien bonne, madame... Je ne suis donc pas de trop dans votre conversation, répondit Lapierre, qui jeta un rapide coup d'œil sur Champfort et sa cousine. —Oh! vous n'êtes jamais de trop dans ce que nous avons à dire, et en ce temps-ci moins que d'habitude, encore. —D'autant moins, ajouta nonchalamment Champfort, que nous évoquions, au moment de votre arrivée, un souvenir qui vous est familier. —Lequel donc, cher ami? —Nous parlions de mon pauvre oncle Privat et des circonstances qui ont accompagné sa mort," répondit lentement le jeune étudiant, qui fixa sur son interlocuteur un regard hautain. Celui-ci hésita dix secondes — le temps de

composer sa physionomie et de lui donner un air de profonde componction—puis il accoucha de la phrase suivante: "Hélas! ce souvenir ne m'est, en effet, que trop familier, car il est toujours présent dans mon cœur, avec ses sanglantes péripéties. Bien des mois se sont écoulés depuis cette mort glorieuse, et pourtant, j'ai toujours sous les yeux la pâle et héroïque figure du colonel, au moment où il rendait le dernier soupir dans mes bras. Ce sont de ces choses que l'on n'oublie pas, monsieur, ajouta Lapierre, en regardant à Champfort son regard hautain. —Surtout lorsqu'on a, comme vous, des raisons particulières pour se souvenir, grommela Champfort, exaspéré par l'impudence et le sang-froid de Lapierre. —Qu'est-ce à dire, monsieur? demanda l'ex-fournisseur, en pâlisant. Auriez-vous, par hasard, quelque arrière-pensée relativement aux circonstances que je vous rappelle?" Champfort eut une horrible démangeaison—celle de démasquer immédiatement le fourbe; mais une seconde de réflexion lui fit voir qu'il compromettrait irrémédiablement sa cause en agissant avec trop de précipitation, et surtout en n'attendant pas, pour frapper un grand coup, le concours de son ami Després. D'ailleurs, la figure irritée de sa tante le ramena vite au sentiment de la prudence. Faisant donc une prompte retraite et compriment sa colère, il répondit en s'efforçant de sourire: "Tout doux, mon futur cousin, vous vous emportez comme un cheval de guerre qui entend le clairon. Je n'ai pas la moindre arrière-pensée malicieuse à votre endroit. Je voulais seulement dire que l'amitié qui vous unissait à mon oncle le colonel était une raison suffisante pour que sa mort reste éternellement gravée dans votre mémoire." La figure de Mme Privat se rasséna, et celle de Lapierre reprit à peu près sa placidité ordinaire. Seule, Laure demeura le sourcil froncé et son regard se tourna lentement vers son cousin, comme pour lui reprocher sa recule. Le fiancé de la jeune fille surprit-il ce regard et en comprit-il la signification? La chose est probable, car il répondit avec un peu d'amertume: "Mon cher Champfort—il l'appelait son cher! —et vous, mesdames, veuillez me pardonner un emportement bien légitime. Les sentiments qui m'unissaient au regretté colonel étaient d'une nature tellement affectueuse, tellement filiale, que je me révolte à l'idée seule qu'on en puisse suspecter la pureté. Il n'y a qu'un semblable sujet qui puisse me faire sortir des bornes de la politesse exquise que je vous dois. —De grâce, monsieur Lapierre, dit Mme Privat, ne vous faites pas plus coupable que vous n'êtes. Mon neveu est un peu vif et il a pu mal choisir ses expressions; mais son intention n'était pas blessante, je m'en porte garant... D'ailleurs, ajouta-t-elle, le sentiment qui vous a fait parler est un de ceux qui vous feraient tout pardonner, à ma fille et à moi... N'est-ce pas, Laure?" Ainsi interpellée, la jeune fille se redressa, et fixant ses grands yeux pleins d'éclairs sur ceux de son fiancé, elle répondit d'une voix étrange: "Oui... pourvu que ce sentiment soit désintéressé." La figure mate de Lapierre devint tout à fait d'une blancheur de cire. "En douteriez-vous, mademoiselle? balbutia-t-il. —Oh! je ne dis pas cela: je réponds à ma mère d'une manière générale," répartit la jeune créole, qui se renfonça dans son fauteuil. La mère de Laure, peu satisfaite de l'explication de sa fille, vint à sa rescousse. "Ma chère enfant, tu n'es pas aimable aujourd'hui, dit-elle. Tout-à-l'heure, tu te querellais avec ton cousin, à propos de futilités, et voilà que maintenant tu réponds à ton fiancé comme une petite fille boudeuse. —Paul m'a pardonné, répondit Laure, et nous avons fait notre paix... n'est-ce pas, mon cousin? —Mais certainement, ma chère cousine, et cette aimable petite querelle n'a fait que réchauffer mon affection pour vous. —Vous voyez bien! fit la jeune fille, en se tournant vers sa mère. —C'est parfait, répliqua la veuve, mais il te reste à en faire autant pour ton fiancé." L'œil noir de Laure étincela. Il y eut en elle une lutte de quelques secondes—puis elle articula froidement: "Je n'ai rien à me faire pardonner de monsieur Lapierre." Mme Privat resta stupéfaite. Champfort, lui, jeta sur sa cousine un regard franchement admirateur. Le digne étudiant jubilait littéralement, et il faut bien dire que la figure décomposée de son rival n'était pas faite pour diminuer sa joie. Celui-ci s'agita un moment sur son fauteuil, puis, après être passé successivement du pâle au vert et du vert au cramoussi, il se leva tout droit et, s'adressant à Mme Privat: "Madame, dit-il avec une politesse cérémonieuse, auriez-vous l'extrême complaisance de me laisser quelques instants seul avec mademoiselle votre fille?... J'ai à l'entretenir de choses infiniment sérieuses, et il importe que cette conversation ait lieu sans retard. —Je n'ai pas la moindre objection, répondit la veuve, assez étonnée, et j'espère bien que mademoiselle Privat sera assez convenable pour n'en pas avoir, elle non plus." Elle accompagna cette dernière phrase d'un regard sévère à l'adresse de sa fille, et attendit.

"Je suis à vos ordres, ma mère, répondit Laure avec calme. —Très-bien, ma fille, reprit Mme Privat, se disposant à quitter le salon: je n'attendais pas moins de votre obéissance... Et maintenant, ajouta-t-elle plus bas, en se penchant vers Laure, j'attends de ton amitié pour moi que tu répara ta maladresse de tout-à-l'heure et que tu sois aimable. —Soyez tranquille, je serai très-aimable," répondit sur le même ton la jeune fille, avec un pâle sourire. A peu près rassurée, la crédule mère rejoignit Champfort, qui s'était dirigé vers la porte du salon, sans attendre qu'on l'invitât à déguerpir. Avant de passer le seuil, Mme Privat dit à Lapierre: "Vous savez que nous vous attendrons pour souper... Tâchez de terminer bien vite vos petites affaires, et de conclure, cette fois, un traité de paix durable. —C'est, en effet, un traité que nous allons faire, répondit audacieusement Lapierre, et j'ose espérer que les parties contractantes l'observeront scrupuleusement. —Tant mieux. A bientôt donc!... Viens, Paul." Champfort suivit sa tante; mais, avant de refermer la porte du salon, il contempla une dernière fois la pauvre Laure, dont le fier et triste regard était fixé sur lui. En une seconde, une immense colère fit bouillonner ses tempes... Il marcha rapidement sur Lapierre, et, dardant sur lui ses prunelles menaçantes, il lui dit d'une voix concentrée: "Prends garde à toi, misérable, et pense à l'ilot de Saint-Monac!" Puis il rejoignit sa tante, qui s'éloignait sans avoir entendu... Trois-quarts d'heure après, Lapierre et Laure rejoignaient, dans la grande salle à manger du cottage, les autres membres de la famille, qui n'attendaient plus qu'eux pour se mettre à table. Lapierre était toujours pâle, comme d'habitude, mais sa figure rayonnait d'une façon singulière. Quant à Mlle Privat, son teint animé et ses yeux brillants disaient assez le rude combat qu'elle venait de soutenir. Elle fut, du reste, plus prévenante que d'ordinaire pour son fiancé, et n'adressa pas une seule fois la parole à Champfort. Le souper fut assez animé—Lapierre faisant à peu près seul les frais de la conversation avec les dames, tandis que Champfort et le fils de Mme Privat, arrivés depuis une demi-heure, s'entretenaient à part. De l'incident du salon, il ne fut nullement question, et rien dans les paroles ni dans les regards de Lapierre ne vint indiquer à Champfort que l'ancien rival de Després eût compris la terrible allusion au drame nocturne de l'ilot qui venait de lui être jetée en plein visage. "Ou cet homme est véritablement très-fort, ou il est tellement sûr d'arriver à ses fins qu'il ne craint pas les menaces, se dit l'étudiant... Nous verrons ce que dira l'ami Gustave de cette attitude un peu plus indépendante." Et le pauvre amoureux, qui n'y comprenait plus rien, se replongea dans ses réflexions pessimistes. Quant au triomphateur Lapierre, après avoir reçu de Mme Privat toutes les instructions nécessaires à l'organisation du grand bal projeté, il se retira d'assez bonne heure, promettant de revenir le lendemain. Bientôt après, chacun regagna sa chambre et les lumières s'éteignirent successivement aux fenêtres du cottage. La nuit étendait son voile protecteur sur les douleurs et les passions diverses sommeillant sous le toit de la Folie-Privat. VINCESLAS-EUGÈNE DICK. (A continuer.) La force de déduction. Un monsieur entre dans un café et demande un verre de bière. Le garçon le lui sert. Mais, se ravisant, le consommateur le rappelle et lui dit de remplacer la bière par un verre d'absinthe. L'absinthe servie, le monsieur le boit et s'éloigne sans payer. Le maître du café se met à sa poursuite et lui réclame le prix de son absinthe. —Puisque je vous ai rendu un bock à la place, fait l'individu. —Alors payez-moi le bock, réplique le patron. —Ah! ça c'est trop fort! reprend l'inconnu: puisque je ne l'ai pas bu, votre bock? Et il s'éloigne avec calme et fierté. SUCCÈS EN AFFAIRES.—Le succès de plusieurs en affaires peut être attribué dans une grande mesure à leur bonne santé. Un homme malade ne peut travailler. Quelque ambitieux que soit un homme, quelque désir qu'il ait de s'enrichir, si son énergie est minée par la maladie, il ne court aucune chance. Mais si le sang est conservé pur et sain, la maladie ne pourra faire aucune impression sur le système. Le meilleur remède pour toutes les maladies du Sang, c'est le PURIFICATEUR DE WINGATE.